



Ouverture

# Immunité partout, humanité nulle part

## Et si l'on battait le capitalisme sur le terrain du désir ?

**Alain Damasio**

DANS **REVUE DU CRIEUR** 2022/1 N° 20 , PAGES 4 À 31  
ÉDITIONS **LA DÉCOUVERTE**

ISSN 2428-4068

ISBN 9782348074936

DOI 10.3917/crieu.020.0004

Date de mise en ligne : 02/04/2022

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-du-crieur-2022-1-page-4?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour La Découverte.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

# OUVERTURE



PAR Alain DAMASIO

# IMMUNITÉ PARTOUT, HUMANITÉ NULLE PART

Et si l'on battait le capitalisme sur le terrain du désir ?

Que veut dire être vivant-e en 2022 ? Être vivant, et pas uniquement parce que l'on fait partie de ceux et celles qui ont pu traverser cette période de covid. Être vivant, alors qu'un quart des jeunes pensent souvent au suicide, que les vieux et les vieilles sont maltraités dans des institutions mouroirs, que beaucoup s'épuisent au travail afin de pouvoir payer des loyers exorbitants dans des zones surpeuplées et polluées, que l'extrême droite reprend partout de la vigueur, etc. On s'essouffle, on se recroqueville, on hiberne dans nos « *technococons en fil de soi(e)* ». Le grand auteur de science-fiction Alain Damasio a une intuition. Être vivant, nous dit-il, c'est se confronter à ce qui n'est pas soi, être traversé par l'altérité, comprendre que l'obsession immunitaire du corps social – surtout ne pas se frotter à d'autres manières de parler, de manger, de prier, d'aimer, de lutter – délite les liens, détruit les collectifs, nous fait perdre notre humanité. Alain Damasio ne nous propose pas ici une démonstration, mais nous invite dans le « *labyrinthe rhizomatique de ses neurones éparpillés* » et arpente les zones complices, celles qui aident à penser des horizons plus désirables que la perspective dystopique qui s'offre à nous. Une exploration politique et littéraire en douze chapitres.

## 1. Une intuition ?

L'époque a un problème avec l'altérité. Elle ne sait plus vraiment comment l'accueillir, l'accepter, nouer avec elle, s'y articuler. Elle ne sait plus faire *avec*.

Les migrants, les virus, les pas-comme-nous, les pas-de-chez-nous, les autres espèces, les autres genres ou les autres règnes : au mieux indifférence, angle mort, tache aveugle. Au pire conjuration et rejet. Expulsion. Exil. L'affect dominant est de fuir et chasser tout ce qui ne nous ressemble pas.

L'époque a un problème d'étoffe. Le tissu social se troue et il défibre. Il ne se déchire pourtant pas, retenu qu'il est par l'intensité du maillage numérique et la laine synthétique des couvertures réseaux. Disons qu'il espace sa trame, ce tissu, ou qu'il fait dans la *distanciation sociale*, que la crise du covid n'a pas inventée – qu'elle a juste hystérisée.

Vous allez lire ici le texte d'un auteur de science-fiction. À savoir, fondamentalement, quelqu'un qui n'est expert en rien : ni philosophe, ni sociologue, pas plus scientifique qu'architecte ou psy, et dont les aptitudes de pensée et d'écriture tiennent avant tout à l'extrapolation de noyaux de sens, arrachés au flux du vécu quotidien ou détournés de leurs champs de savoir et replantés ailleurs.

Aujourd'hui, la surabondance des savoirs publiés est telle qu'elle oblige à s'inventer des techniques de bricolage pour arriver à remettre de la vie dans la pensée plutôt que d'en subir l'infobésité paralysante et coagulée. La mienne consiste à tronquer pour greffer. Disons que je coupe exprès un pont pour n'en garder que les deux premières piles et que je le prolonge avec d'autres matériaux – bois, acier, bambou – en réinventant sa courbure, le fleuve en dessous et toute la berge en face qu'il va relier, bâtiments compris. Voilà pourquoi j'aime autant la philosophie. Elle contient parfois en un seul tronc une forêt possible.

Il y a deux mois, j'ai découvert un pont intitulé *immunité*. Il a été construit par le philosophe italien Roberto Esposito, qui l'oppose à *communauté* autour de l'axe du *munus*. Je n'ai pas lu les livres d'Esposito, mais quelques phrases de lui ont suffi à éveiller des arches. J'ai lentement armé le pont avec des matériaux comme l'altérité et le métabole, j'ai bidouillé des parapets en cordes pour en border le parcours. Plus prosaïquement, j'intuie que quelque chose de décisif se joue autour de cette quête panique d'immunité qu'on sent fasciculer partout.

Pour un auteur, l'aveu est sans gloire : je lis très peu, beaucoup d'actualités, quelques liasses de philo, quasiment pas de roman. Je me rends disponible au monde

# LE CAPITALISME EST D'ABORD UNE AGRESSION GÉNÉRALE SUR LES LIENS.

quand je sors. Je regarde et j'écoute la rue, les gens, le train que je prends, j'essaie de sentir ce qui se passe sous une attitude principale de conducteur de trottinette ou sous la nonchalance tendue d'un livreur ubérisé. Pas mal de jeunes en zone rurale habitent maintenant dans leur camion. Quel monde ces *ethos* traduisent-ils ? Qu'est-ce que ça dit de nous ?

On devrait savoir gré à Nietzsche d'avoir suggéré qu'il fallait étudier l'espèce humaine comme un zoologue le ferait d'un animal. Avoir cette fraîcheur d'observer sans préjugé comment l'on se nourrit, se déplace, se reproduit, comment l'on habite ou communique. Quel type de primate peut passer sa vie à caresser une vitre et à terraformer son biotope jusqu'à y exclure toute autre forme de vie que la sienne ?

Lorsque j'essaie de penser, je fais confiance à quelque chose de bien prétentieux et qui, légitimement, attire la suspicion sur le dilettantisme de l'artiste qui s'en réclame : l'intuition.

De ce moment que nous traversons, j'ai donc cette intuition, je vous la livre brute, je vais essayer de tailler le bloc ensuite, et qu'importera le bordel des copeaux :

L'Occident se dévitalise (bien plus qu'il ne s'effondre).

Et il se dévitalise parce qu'il se délie.

Le capitalisme est d'abord une agression générale sur les liens. « *Voici le paradoxe mortel de l'économie. Être attachés, dépendants, contraints et forcés, à ce qui détruit les attachements* » (Josep Rafanell i Orra). Depuis deux siècles, la Modernité est tranchante et sont selon moi coupés ou anesthésiés...

- nos liens aux autres (apolitisme, anomie sociale, égocentrisme, solitude...),
- nos liens au cosmos (spiritualité dégradée, bricolée ou inexistante),
- nos liens au vivant, qui se retrouve exploité, pillé ou dévalorisé,
- nos liens au soi, qui sont effilochés, numériquement entaillés, et font de nous une sorte de marqueterie mal encollée de fragments individuels.

Face à ces coupures, nous tissons en contrepartie un technococon en fil de soi(e) dont nous sommes les chenilles et dont nous dévorons le technome.

Ma sensation est que la vitalité d'un être, et plus précisément d'un corps, qu'il soit social ou individué, dépend de sa capacité à

se confronter à l'altérité. À ce qui n'est pas lui – et à s'y confronter pour en être affecté et l'affecter en retour, pour devenir autre à plusieurs, et chacun pourtant à sa façon.

## 2. Métaboliser

L'aptitude la plus noble et la plus sidérante du vivant n'est pas à mes yeux la faculté à se reproduire ni ses pouvoirs de régénération ou d'autopoïèse, même s'ils sont objectivement des merveilles. Elle est dans la métabolisation. À savoir la capacité propre à un organisme d'intégrer en lui de la matière hétérogène afin de la transformer et d'en faire sa propre énergie (catabolisme), son alimentation ou sa chaleur, ou pour générer des matériaux internes par des opérations de synthèse (anabolisme) qui vont permettre l'autoconstruction.


L'étymologie du mot est superbe puisque le suffixe vient de l'ancien français *baller* « danser ; remuer, se balancer ». Métaboliser, c'est littéralement *danser le changement*, le lancer ou le remuer en nous, c'est un art de transformiste ou d'automorphe, c'est métamorphoser ce qui n'est pas son corps pour en faire son corps !

Deux erreurs seraient à commettre dans la compréhension du concept. Croire que la métabolisation est une prédation/vampirisation qui s'ignore, croire qu'elle serait une symbiose tranquille, disons une

composition horizontale de deux altérités complices. La métabolisation transforme ce qu'elle rencontre et se transforme par cette rencontre. Elle ne laisse rien intacte, ni ses multiples soi métamorphiques, engagés dans le processus, ni l'intégrité des autres qu'elle assimile et qui s'altèrent. Elle crée. C'est un transformateur d'énergie, comme l'art. Une force *active*.

Dans sa conception des forces, Nietzsche soutient qu'une force active ne vise jamais à détruire ou à éliminer les forces réactives qui s'opposent à elle dans un agencement quelconque. Au contraire : elle les subsume, elle se les incorpore, elle les ouvrage pour pouvoir en puiser une énergie extractive, symbiotique ou complice. Ce sont à l'inverse les forces réactives qui veulent détruire ou fuir ce qui n'est pas elles, précisément parce qu'elles sont incapables de composer avec, d'en faire leur substance ou leur énergie. Elles n'ont pas la force de s'y confronter en restant elles-mêmes, un elle-même qui se transforme et mute.

Ma conviction est que nous perdons progressivement nos facultés à *métaboliser* ce qui n'est pas nous et à en tirer une vitalité précieuse. C'est comme si, à force d'anthropiser nos villes et d'humaniser jusqu'à la nausée nos environnements, nous avons épuisé nos réserves immédiates d'altérité et rendu si rare le travail d'entrelacs.



**NOUS PERDONS  
PROGRESSIVEMENT  
NOS FACULTÉS  
À *MÉTABOLISER* CE  
QUI N'EST PAS NOUS  
ET À EN TIRER UNE  
VITALITÉ PRÉCIEUSE.**

Si mon intuition a une quelconque valeur, alors nous devons étendre le concept de métabole au-delà du pur champ biologique. À mon sens, cette ancestralité du vivant en nous, cette fonction vitale parmi toutes, possède son extension naturelle dans nos pratiques d'échange. Métaboliser est un acte transverse, j'ai envie de dire totipotent, qui opère dans l'ensemble du champ culturel humain et qui construit, enrichit ou dégrade aussi bien nos rapports politiques, sociaux, économiques ou psychologiques, qu'ils soient au monde et à l'autre.

Qu'est-ce qu'écrire, composer ou peindre sinon métaboliser des matériaux à partir de sources d'alimentation éparpillées et en faire de la littérature, de la musique ou du dessin ? Qu'est-ce que guérir sinon métaboliser l'agression virale ? Qu'est-ce que grandir sans assimiler ce qu'on nous apprend année après année pour en faire une maturité sociale et intellectuelle ? Rien ne se construit en soi qui ne soit l'intégration transformée et retravaillée des rencontres que l'on fait et des événements qu'on affronte.

Et alors ? Alors cette puissance, elle est à choyer, à éduquer, à relancer. Parce qu'elle me semble en train de se déliter et que nous en observons moult symptômes à mes yeux : du rejet irrationnel des étrangers à la monoculture mentale, du spécisme

humanocentré à la difficulté à accepter ce qui sort de l'hétéronorme, des boucles auto-addictives des applis jusqu'à l'homogénéité de nos univers numériques, qui excluent par essence la matière et l'incarnation pour un monisme de l'information. Et puis récemment, il y a notre attitude face au covid, nous y reviendrons.

### 3. On ne naît pas vivant, mais on le devient ?

Être de gauche n'a jamais été pour moi un enjeu moral. Je ne suis pas solidaire avec les migrants pour des raisons morales, pas plus qu'avec les pauvres, les queers, les zadistes, les femmes de chambre défendues par la CNT, les faucheurs volontaires et tellement d'autres minorités méprisées, pour des raisons morales. Je ne suis pas pluraliste pour faire joli ou pour faire classe. Je ne suis pas généreux parce que ça soulagerait ma conscience ou me donnerait une belle image de moi dans un miroir de salle de bains qu'il faudrait déjà que je nettoie. Je ne suis pas écologiste pour sauver pieusement des animaux et des plantes qui n'ont pas besoin de ma compassion pour enfanter et repousser dès qu'on foutra la paix à leurs milieux.

**JE SUIS DE GAUCHE PARCE QUE  
J'AI ENVIE D'ÊTRE VIVANT  
— ET VIVANT AVEC LA PLUS BELLE  
AMPLEUR DE SPECTRE POSSIBLE.**

Je suis de gauche parce que j'ai envie d'être vivant – et vivant avec la plus belle ampleur de spectre possible. Et que la meilleure façon d'y arriver est de se laisser toucher. Si j'ai une éthique, elle sonne sobre : ce serait juste d'être digne de ce don sublime d'être vivant. Et d'en incarner, d'en déployer autant que faire se peut les puissances, qui sont d'abord des puissances d'affect et d'amour, des puissances de tisserand et de Norne, des facultés relieuses. Si la gauche est un camp, c'est le camp du dehors, des horsains, des forains !

C'est le camp qui va chercher l'aillieurs et qui n'a pas de sien. Qui n'a que des nôtres et des vôtres, ou même pas : juste des bobines de fils – fil rouge, fil jaune, fil de faire et fil d'Ariane pour sortir du labyrinthe du Marché – bref, des bouts de ficelles.

On n'est vivant que traversé, vif par ce qui nous troue, là où l'on nous étrange, vif par ce qui nous met hors de nous. On est vivant par les attachements, les amitiés, grâce aux mycorhizes qui courent sous nos pieds à chaque pas qu'on fait vers le pas-familier, on est vivant chaque fois qu'on assume une rencontre, chaque fois qu'on dit oui à l'effort d'*accorder son attention* à ce qui surgit hors de nos routines, à ce qui perturbe nos zones de confort ou exige de l'écoute et de l'agilité pour être reçu. On est vivant quand on se tient disponible parmi d'autres vivants,

à habiter leur habitat, à abriter leur vie rare d'araignée des angles morts ou de clochard de des parkings. On est vivant parce qu'on se bat, non pour préserver nos égocentres, notre petite personne à protéger, mais pour être de la trempe de ciels qui métissent, de ceux qui savent très bien qu'une zad est d'abord une fantastique machine à brasser les conflits, à se coltiner le chaos quotidien des subjectivités douces et rageuses – et à *faire avec*, sans cesse, avec et parmi.

Alors oui, on voit bien tout ce qui s'oppose à ça. On ne voit même que ça. L'immunité. La clôture. La trilogie raciste, sexiste, spéciste. Les gardes-frontières et les gestes barrière. La pureté qui sépare. Les Cathares, gauche et droite confondues. L'individualisme néolibéré. Les otakus, les no-life, l'onanisme gazouillant, la conflictualité des *sapiens* vitrés, l'*homo numericus*, drogué à la digitaline. Tous ceux qui sont *nés quelque part* et croient qu'ils sont nés *quelqu'un* de surcroît. Je veux dire : qui croient à la souveraineté inviolable de leur moi, de leur clan ou de leur minorité, à l'intégrité absolue de leur corps – quand l'émancipation commence à mon sens avec la sortie joyeuse de soi et des entre-nous.

Et puis : comme si *notre* corps était vraiment nôtre ! Comme si nous n'abritons pas dans nos ventres cinq kilos de symbiotes. Comme si douze mille bactéries environ n'entraient pas dans nos nez ou nos bouches

# AUCUNE VIE NE PEUT S'ÉPANOUIR EN VASE CLOS, LA VIE EST UNE CONTAMINATION PERMANENTE ET SUCCESSIVE, ELLE SE DÉPLOIE, SE RENFORCE ET S'AFFINE AINSI.

à chaque inspiration ! (Véridique.) Comme si notre peau était un sac hermétique et non pas un seuil d'échanges prodigieux. Comme si notre corps n'était pas déjà un monde en soi, ouvert et circulant, aéré et fluide, une société multispèces, disons-le : un zoo.

Bien malin celui qui sait où débute notre identité, si féroce ment défendue par les croisés du « je suis ». Et s'il existe même un environnement « hors » de nous qui ne serait pas déjà *parmi* et *à travers* nous.

« *Les microbes nous apprennent que la pureté n'existe pas* » dit Marie-Sarah Adenis, que les corps n'ont pas de frontières, juste des membranes poreuses. Aucune vie ne peut s'épanouir en vase clos, la vie est une contamination permanente et successive, elle se déploie, se renforce et s'affine ainsi, l'étranger habite en nous et il nous guérit, il nous fait évoluer.

Pourquoi bloquer ce qui a vocation à circuler ? Pourquoi faire barrage à ce qui est fait pour nous traverser, nous transformer, éprouver nos certitudes pour mieux les recomposer ?

Ceci n'est pas un message politique. Une surinterprétation de gauchiste en mal de métaphore percutante. C'est un constat scientifique. Tout ce qui vit se confronte à l'altérité, s'y offre et s'y ouvre. Mieux : la métabolise, encore une fois, cette altérité, pour en faire une énergie précieuse, son alimentation psychique ou physiologique, ses facultés à s'autoconstruire et à se réparer, la matière possible de la création cellulaire.

Nous autres humains modernes ne naissons pas vivants : on le devient. Nous avons désormais à le devenir. Ça se conquiert et ça se construit. Ou plutôt, nous sommes vivants « à l'évidanse » – encore faudrait-il être *vif*. Être du vif. Relever du vif !

## 4. La valeur des vies

Fin 2019, le coronavirus surgit. Il bouleverse le monde. L'humanité entre à l'insu de son plein gré dans un laboratoire d'anthropologie expérimentale. L'événement est aussi douloureux qu'inattendu. Il vire parfois au tragique, au pathétique, souvent à l'absurde. Il nous en apprend moins sur le virus que sur nos réactions sidérantes d'*homo sapiens* face à ce qui nous menace.

Rapidement, une réaction réflexe se mondialise : chercher l'immunité à tout prix et coûte que coûte. Barrer la voie au virus, à sa propagation, à sa létalité.

Oui, le virus tue. Oui, il a tué, « beaucoup ». Il a fait souffrir par la disparition subite d'un proche, le trou immense que ça nous laisse, l'impact perfide des covid longs, des vies brisées en deux. Il n'y a pas à nier cela. La politique des gestes barrière, des tracer-isoler-soigner, le recours aux confinements massifs, la qualité de nos soignantes aussi et surtout, ont sauvé des vies. Et nous avons fait de ces vies sauvées, dans l'implicite, le critère de performance de la lutte contre le virus. Une sorte de notation managériale de l'efficacité de nos gouvernements.

Cette politique en a dégradé, dévitalisé ou détruit beaucoup aussi, de ces vies ! – celles des autres, celles des jeunes, qui n'étaient pourtant pas susceptibles de mourir ou si peu. Mais ces vies détruites ou salopées sont invisibles, elles ne laissent pas de quantité computable chez VPPFG (Véran Pompes Funèbres Générales). Ce sont justes des vies qualitatives et éprouvées, des jeunesses de chair sans chiffre, essorées à l'angoisse et au trauma, coupées des autres, sans ami. Parfois on parcourt un sondage où un quart des étudiants avouent penser au suicide... et l'on revient aux décomptes et aux graphes.

Byung-Chul Han dit : « *La peur exacerbée du virus est avant tout le reflet de notre société de la survie, où toutes les forces vitales sont mises à profit pour prolonger l'existence. La quête de la vie bonne a cédé la place à l'hystérie de la survie.* » Pour elle « *nous sacrifions allègrement tout ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue.* » État d'urgence, lois martiales, libertés concassées.

Sauf que *survie* sonne encore un peu trop épique pour nos sociétés de confort. J'aurais envie de forger ce néologisme : nous faisons dans l'*existensivité*. Des existences étirées, étendues, extensives – et dénuées d'intensité.

## 5. Immunité partout, humanité nulle part

Comme je l'ai dit en ouverture de cet article, un mot m'a marqué : *immunité*. Un mot talisman, entendu et répété partout.

Immunité ? « *Propriété que possède un organisme de réagir à certaines substances qu'il reconnaît comme étrangères.* »

Dans la pensée de gauche, le mot a une étymologie prestigieuse. Il vient en effet du latin *munus* « charge, fonction », « don » et « service rendu » remontant à une racine indo-européenne *mei-* « changer ; échanger » qui a donné aussi *meit-* (*muer, muter, permuter, mutuel...*).

La racine *munus* est commune au mot... *commun*, qui provient de *communis*: «qui appartient à tous, à plusieurs» et «ordinaire».

Je cite toujours le Robert: «Les représentants français de la famille latine s'organisent autour des notions de groupe partageant un même intérêt collectif: *communio*, *communier* et *excommunier*, *communiquer* («transmettre à l'ensemble»), *communal* (et *communauté*, *communautarisme*), *commune* (avec *communard*, *communisme*), ainsi que *municipal*, *municipalité*.» On croirait lire un tract d'extrême gauche.

«L'exemption de charge étant l'*immunité*, d'où le sens de "qui est protégé" (*immuniser*, *immuno-*)» précise encore mon ami Bob.

Que retirer de ce lacis de sens? À la racine pousse cet extraordinaire *mei-* qui nous déplace, change, échange, permute, comme si la langue avait capté et réticulé dans ce radical toute la puissance de la relation qui rend autres ceux qu'elle relie. Avec son préfixe d'attachement (*com-*), elle pose la communauté. Avec le privatif (*im-*), elle l'exclut.

On doit à Roberto Esposito une analyse très profonde de ces rapports entre immunité et communauté, laquelle est res-

sortie avec pertinence lors de la crise sanitaire. Que dit Esposito?

«*Les individus modernes deviennent [...] parfaitement in-dividus, individus "absolus", délimités par une ligne frontière qui à la fois les isole et les protège – seulement s'ils se sont préalablement libérés de la "dette" qui les lie les uns aux autres, s'ils sont exemptés, exonérés, dispensés de ce contact qui menace leur identité en les exposant à un possible conflit avec leur voisin, en les exposant à la contagion de la relation.*»

**CE QU'ON CRAINT EST MOINS LA MALADIE OU LA MORT QUE QUELQUE CHOSE DE PLUS INSIDIEUX POUR NOTRE IDENTITÉ, QU'ON RÊVERAIT INTACTE : ÊTRE CONTAMINÉ, C'EST-À-DIRE ÊTRE MODIFIÉ, ALTÉRÉ, PLUS VRAIMENT SOI.**

La fin de la phrase est une foudre: ce qui est contagieux, dans nos régimes néolibéraux qui sacralisent l'individu-roi, n'est ni plus ni moins que le cœur de ce qui nous rend vivants: la relation. Creusons un brin puisqu'on touche ici à une intuition décisive sur l'époque. Ce qu'on craint est moins la maladie ou la mort que quelque chose de plus insidieux pour notre identité, qu'on rêverait intacte: être contaminé, c'est-à-dire être modifié, altéré, plus vraiment soi.

Le rejet à la limite de l'exorcisme dont fait l'objet le vaccin chez les antivax obéit au même principe, sous ses allures opposées : un corps étranger, manufacturé par l'ennemi, ne doit pas entrer en moi. *Vade retro!* Même si l'immunité authentique, celle qu'on devrait rechercher, qu'elle soit le fruit d'un souffle ou d'une injection, implique d'accepter ou d'absorber, voire de s'injecter, donc, une part du mal – un corps étranger, un virus (physique ou culturel) – pour activer ses défenses et se prémunir d'un mal plus féroce. Antivax et provax sont soudés par la même trouille du corps étranger en eux. Sauf que les premiers y voient une intentionnalité humaine malveillante et « trafiquée », les seconds la violence aveugle d'une nature à pacifier par notre médecine rationnelle.

(Je ne lis guère autrement les fantasmes paniques de l'extrême droite face aux migrants, si j'ose un saut culturel. C'est moins d'être envahis ou remplacés qui les terrorise : c'est d'être *contaminés* dans leur façon de s'habiller, de se dire bonjour, de se laver ou encore de manger, de cuisiner, de danser ou de parler [l'accent!].)

Continuons. Esposito décrit le *munus* comme un lien-dette, qui creuse la communauté d'un appel, ou disons d'une charge de réciprocité, qui va l'aider à former et à entretenir un tissu relationnel. « *La communitas*

*est l'ensemble des personnes unies non pas par une "propriété", mais très exactement par un devoir ou par une dette.* »

## À TRAVERS SON CABINET D'INGÉNIERIE SOCIALE, AUQUEL SE RÉSUME DÉSORMAIS LE RÔLE DE NOS ÉTATS, LA MODERNITÉ NÉOLIBÉRALE A FAIT DE L'IMMUNITÉ UN PRINCIPE DE GESTION.

À travers son cabinet d'ingénierie sociale, auquel se résume désormais le rôle de nos États, la modernité néolibérale a fait de l'immunité un principe de gestion. Elle porte l'illusion d'un corps protégé, à l'abri dans sa conforteresses, jouissant d'une indépendance farouche et de son isolement radical, qu'on exonère de toute obligation – et même de toute générosité envers la société, si l'on va au fond des choses.

Déplions encore le concept.

Au niveau le plus trivial, l'immunité forme barrage. Barrière souple ou membrane filtrante dans sa version douce (elle trie); mur dur qui protège le soi de l'autre (elle exclut) – dans sa version trumpienne, poutiniste, hongroise, zemmourienne, lepeniste (complétez vous-mêmes). Immunité qui protège autrement dit un corps (social ou personnel) « propre »

et réputé « sain » du poison de l'autre, des souillures et mutations potentielles de l'ennemi supposé. Qui nous abrite aussi, s'il le faut, de la toxicité d'environnements « altérés » (les autres religions, les autres cultures, les autres manières d'être humain).

Dit autrement, l'État libéral immunise la communauté car il perçoit cette dette des relations sociales, pourtant indispensable au vivre ensemble, comme l'ennemi de l'accomplissement individuel, une chaîne à scier à tout prix pour atteindre enfin la liberté « totale ». La relation réciproque, le don et le contre-don, les solidarités croisées ne sont pour lui que des aliénations – les aliens nous envahissent ! Ces contraintes nous étrangent. La contagion relationnelle guette. Elle est le mal suprême.

L'apparition d'un virus à propagation planétaire a produit presque partout des politiques identiques, avec quelques *modulos* : gestes barrière systématiques, distanciation sociale, on isole/on confine/on contrôle, lois liberticides cruellement inutiles mais conçues comme des effets d'aubaine – et bien sûr la vaccination de tous comme Graal biopolitique.

Immunité encore, immunité toujours. Immunité partout, humanité nulle part.

## 6. La mort n'est pas où on la croit

On l'aura compris : l'hystérie immunitaire a été la réaction princeps face au covid. Résumons ce que ça traduit :

1 – Que la contagion, dans une culture qui sanctifie l'autonomie de l'individu et la préservation de son intégrité, est vécue comme un mal radical.

2 – Que notre rapport à la maladie et à la mort, dans nos sociétés hygiénistes, sécuritaires et donc ultraprotégées, est un rapport panique. Qu'on n'accepte plus qu'un organisme vivant qui se reproduit, qui mute, qui nous fatigue, parfois tue, puisse nous traverser. Que cette puissance muante et mutante, dont on a des millions d'exemplaires en nous, elle est irrecevable. Comme sont irrecevables les exilés d'Afghanistan, les miraculés en canot sur la Méditerranée, les réfugiés de Syrie ou nos simples voisins du Maghreb. Comme sont irrecevables les sangliers dans nos champs, les cafards dans un appart, les souris du métro, l'islam, les Noirs, le kebab, le burkini, les toiles d'araignées, les mauvaises herbes dans mon jardin, les abeilles sur mon pot de miel, le rap féminin, la copine queer de ma fille ou l'antiraciste qui pointe ton colonialisme tranquille.

Je mélange tout ? Exprès, oui, puisque l'Immunitaire discrimine tout sans rien discriminer de ce qu'il rejette. J'appelle ça l'éthos-déchetterie, sorte de *black mirror* de l'hospitalité.

# LA MORT, DANS LE SYSTÈME D'ÉCHANGE GÉNÉRALISÉ QU'EST DEvenu LE CAPITALISME MONDIALISÉ, EST PROPREMENT L'INÉCHANGEABLE.

Pourtant, « *on peut mesurer le degré de civilisation d'une société à son hospitalité, mieux, à son amabilité* » (Byung-Chul Han). Savoir accueillir est l'éthos d'une noblesse de cœur.

Alors bien sûr, on pourrait ne voir dans la quête immunitaire qu'une peur compréhensible de la mort. Baudrillard y lisait pourtant bien autre chose, à la suite des attentats du 11 septembre, et Byung-Chul Han reprend son intuition tranchante dans son livre *L'Expulsion de l'autre* et dans sa lecture de la pandémie.

Si la mort nous est devenue tellement insupportable, si elle arme des politiques réflexes aussi disproportionnées, la raison en est profonde : elle tient au fait que la mort, dans le système d'échange généralisé qu'est devenu le capitalisme mondialisé, est proprement l'*inéchangeable*. C'est la singularité-limite dans la prolifération de l'identique, du tout-convertible-avec-tout. La mort, c'est la déproduction, la fin de la production, le coupe-circuit de tout échange. Le *dead-end* du commerce. Elle incarne donc l'altérité ultime, autrement dit : ce qu'il faut absolument conjurer. « *Si l'on nie la mort au nom de la vie, la vie*

*elle-même bascule dans la destruction. Elle devient autodestructrice* » suggère Byung-Chul Han. « *Un système qui refuse la négativité de l'autre développe des traits auto-destructeurs.* » La force réactive s'introjecte. La saine violence se retourne en somatisation, en implosion intime. La répression qu'on n'extériorise pas vire à la dépression. Les maladies auto-immunes explosent.

Pour le covid, des études cliniques ont montré que de nombreux patients mourraient non pas du virus lui-même et de sa sporulation mais d'un emballement des défenses face à lui, d'une surréaction panique du système immunitaire, qui se traduit par un orage de cytokines, hautement inflammatoire, qui finit par emporter le patient. Ce phénomène contre-intuitif ne vaut-il pas comme métaphore à méditer ?

Car oui, l'immunité protège, mais lorsqu'elle devient système, quand on en industrialise le fonctionnement, l'hystérie immunitaire tue. À commencer par la vitalité intrinsèque d'une société. Listons-en les symptômes :

- la quête maniaque de la sécurité, qui exige sans cesse de nouveaux capteurs – de visages, d'iris, d'images, de sons, de poids,

d'odeurs, de stress, de fièvre, d'émotions sous scan et d'ondes cérébrales –, demande toujours plus de drones, de vigiles, de vigies, de flics, de portes à codes et de sas à badge, de mots de passe en ligne et de coffres-forts numériques, de certifications d'identité et de système à double identification, qui impose pass sanitaire, pass vaccinal, auto-attestation, carte, permis, quand il nous faudrait juste des passeurs et des êtres humains en place et lieu des algorithmes racistes et des interfaces glacées;

► la recherche frénétique d'une hygiène sociale et physique, à la santé insane, qui n'a rien à voir avec la vraie santé, qui empêche le corps de s'immuniser naturellement, qui le rend fragile à toute bactérie, à toute agression, à tout coup de froid, qui le rend malade de ses affections auto-immunes;

► l'appel à l'exclusion, au rejet, au renvoi, au tri – au profit de l'entre-nous et du bien-chez-soi, « *l'espace privé du foyer (comme) nouveau centre de production, de consommation et de contrôle politique* » qui nous forclot dans « *la prison molle de nos intérieurs* » (Preciado); le *dome sweet dome* du technococon, cage oblongue consentie, plus intime encore, plus vaste et plus molle, cimentée aux écrans tactiles, dilatée dans le métavers, le technococon des zéreaux sociaux, des *haters gonna hate*, du smartphone en objet nomade totalitaire, du casque audio sur masque idiot et des bijoux connectés pour ultime fusion.

Tout ça pue et surpue la mort. La mort bien vivante, le zombie zoo des ego gonzos qui font le reportage de leur moi maladif, mois après mois.

## 7. La dissociété du co-vide

Le covid n'a certes pas inventé tout ça. Tout ça attendait juste le covid pour se déployer à une échelle encore inédite, plus tristement intense, plus puissamment distancée. Et en dépit du confinement, il n'a pas produit une explosion individualiste, c'est bien plus paradoxal que ça.

Rancière dit une chose très juste quand on lui demande si l'urgence sanitaire est l'incarnation aboutie de la société de contrôle: « *C'est plutôt un monde où les rapports sociaux n'impliquent plus le partage d'un même espace. [...] L'utopie dominante n'est pas tant le contrôle que le fait que chacun soit bien à sa place (enseignant, élève, etc.) et que les espaces intercalaires comme la rue soient contrôlés par la police – qui est autant une organisation du visible qu'une force répressive.* »

*Ce que la pandémie a produit n'est pas tant une société de contrôle qu'une société de dispersion.* »

Agamben a une expression semblable, très belle, elle est inspirée de Canetti: il parle de *masse raréfiée*.

**TOUT ÇA PUE ET SURPUE  
LA MORT. LA MORT BIEN  
VIVANTE, LE ZOMBIE  
ZOO DES EGO GONZOS  
QUI FONT LE REPORTAGE  
DE LEUR MOI MALADIF,  
MOIS APRÈS MOIS.**

«[...] une communauté fondée sur la distanciation sociale n'aurait rien à voir, comme on pourrait le croire naïvement, avec un individualisme poussé à l'excès : elle serait, tout à l'inverse, comme celle que nous voyons aujourd'hui autour de nous, une masse raréfiée et fondée sur un interdit [...].»

## LA PEUR, LORSQU'ELLE TOUCHE UNE POPULATION ENTIÈRE, PRODUIT UNE MASSE POLITIQUE, CERTES. HORMIS QUE SOUS DISTANCIATION SOCIALE, CETTE MASSE NE SE TOUCHE PLUS.

Car la peur, lorsqu'elle touche une population entière, produit une masse politique, certes, avec son grégarisme instinctif et sa pulsion à consentir plutôt qu'à dissenter. Hormis que sous distanciation sociale, cette masse ne se touche plus. Elle s'espace littéralement. Elle se dédensifie et perd sa chaleur, comme des particules trop rares dans le vide stellaire. C'est une masse à trous, un réseau de caves abandonnées, dont la force de contagion positive est coupée. Ce qui reste, c'est la soudure sans contact de la peur. C'est l'anxiété partagée sur *WhatsApp* et conflictualisée sur *Twitter*. C'est un... co-vide partagé. Lequel nous unit en tant que séparés.

Cette dissociété, le covid ne l'a pas créée de toutes pièces. La distanciation était déjà un effet de bord de nos quotidiens numériques. Il l'a néanmoins installée, notamment par le télétravail et le règne des visios, comme un habitus qui a vocation à durer et qui préfigure déjà nos manières futures d'être ensemble en abstentiel. «*Rien de tel qu'une masse raréfiée pour que l'état d'exception s'enracine durablement, sans rencontrer de contestation*» conclut dans son brillant article Olivier Cheval à qui nous devons ces découvertes conceptuelles. Rien de tel qu'une grappe de grains reliée par la rafle des réseaux pour éviter les groupes et leurs puissances, effectivement.

### 8. En direct du laboratoire d'anthropologie expérimentale

Il est tentant de voir cette pandémie comme un laboratoire d'anthropologie mondiale pour citoyens-cobayes, rétifs ou consentants, dont on observe et subit les effets depuis deux ans, *in vitro*, puisque nos cages digitales ont moins des murs que des vitres.

Sans conteste la crise a-t-elle offert un effet d'aubaine inattendu pour tester grandeur nature de nouveaux modes de gouvernance, procéder par essais/erreurs, engranger de l'expérience politique, aussi bien chez ceux qui se battent que chez ceux qui dirigent la manœuvre.

Qu'a-t-on vu émerger de ce labo anthropolitique? Une société de contrôle? Elle était là depuis trente ans. Une société de traces et de traques? Oui, avec plus de raffinement, une personnalisation assumée, l'inclusion des données de santé, une incitation mignonne à la délation. Un empire arachnéen de la vigilance? L'alibi terroriste l'avait bien amorcé mais le coronavirus lui a donné sa pleine extension liberticide en exploitant la peur si personnelle de la maladie. Il est devenu le vigipirate des corps, le niveau pourpre du «surveillez-moi pour me sauver». Nul doute que derrière le pass sanitaire puis vaccinal, dans l'envers du consentement aux plis disciplinaires qu'on nous fait prendre, se potentialise un pass citoyen, un score social, une note individuelle qui pourrait à terme déterminer vos droits d'accès aux services publics, au crédit ou à telle ou telle zone de la ville. C'est là, en gestation.

Quoi d'autre a-t-on expérimenté si gentiment? Un technococon plus épais et mieux isolé? L'acclimatation discrète au métavers? L'importation des normes du commerce-chez-soi, de l'égocentre numérique comme source et aboutissement de toute vie? Une biopolitique industrielle, strictement probabilitaire, ignorant toute singularité, méprisant les jeunes, objectivant les corps? Elle était déjà inscrite dans la gestion de la variole analysée par Foucault,

on l'a mixée avec une gestion médiévale mode peste (on cloître, on compte) et mode lèpre (on exile ou on exclut).

Oui, on a vécu tout ça à la fois et bien plus dans le vaste labo des gouvernances.

Toutefois, rien ne serait pire que d'analyser ces émergences sur un axe boureaux-victimes, marionnettistes-manipulés, dans la paranoïa triomphante des rétro-rationalisations d'après-coup, d'après-match, comme si nos gouvernements n'avaient pas improvisé de part en part, de façon parfois grotesque, comme si ce virus avait été prévu, fabriqué, répandu et géré sous contrôle! Comme si les leçons sociopolitiques les plus passionnantes qu'on puisse tirer de cette crise revenaient à en fantasmer un *puppet master* aux commandes, une officine toute-puissante, à l'attribuer à un «Plan» – là où il n'y a qu'une contingence faramineuse, à prendre pour telle, avec sa bordée de hasards bifurquant.

**COMME SI LES LEÇONS  
SOCIOPOLITQUES LES PLUS  
PASSIONNANTES QU'ON PUISSE TIRER  
DE CETTE CRISE REVENAIENT À EN  
FANTASMER UN PUPPET MASTER  
AUX COMMANDES – LÀ OÙ IL N'Y A  
QU'UNE CONTINGENCE FARAMINEUSE.**

Puis, face à l'avalanche d'urgences, un foisonnement de stratégies commerciales et politiques « à la volée » pour en intercepter les effets, en réorchestrer avec maladresse les récupérations et en exploiter sans vergogne les bénéfices scandaleux.

Juste un exemple : Pfizer qui vend ses vaccins dix-neuf euros quand le coût de fabrication culmine à un euro, refuse d'accorder des licences sur ses brevets, et laisse ainsi les Africains crever. Les États qui n'utilisent pas leur pouvoir pour légiférer contre ces abus inadmissibles du droit commercial doivent être appelés par leur nom : des complices. Préempter les bénéfices de Pfizer et consorts pour financer la sécurité sociale des populations devrait constituer une loi d'exception dans la fameuse « guerre » sanitaire qu'on prétendait mener.

### 9. Dans la galerie des affects

Dans des sociétés liquides comme les nôtres, ce qui circule avec le plus de fluidité ne sont pas les informations ou les idées, ce sont les affects. On croit diffuser ou combattre des idées, on ne fait le plus souvent que viraliser des affects. Le racisme par exemple est moins une idéologie qu'une disposition d'être face à ce qui n'est pas familier (s'ouvrir ou se fermer, le rejeter ou l'accueillir...).

Parmi la galerie des affects que le covid nous a fait parcourir, avec lesquels

il a joué et jonglé, l'affect premier, vortex des dynamiques d'action/réaction pendant toute la crise, ce fut bien sûr la peur. Au sein même de nos familles politiques, si l'on a découvert des schismes nouveaux et désarçonnants, il faut d'abord l'imputer à nos façons viscérales de vivre et de gérer la peur en nous.

L'enjeu de la peur est complexe, à la fois parce qu'elle reste une émotion très personnelle dans son appréhension tout en ayant une faculté unique d'agréger des populations entières.

De tous les affects politiques, la peur est sans doute celui qu'on peut le mieux cibler et moduler. Couplé à une gestion habile de la réassurance, (comme les études l'ont montré de la conduite narrative du journal de 20 heures par exemple), cet affect produit un courant alternatif de tension-détente chez les gouvernés qui est redoutablement attractif, sinon addictif. On lui doit le succès des thrillers et des films d'action, fondés sur cet ascenseur émotionnel. Mais ce pouvoir d'aimantation inégalé, propre à ce tango peur/réassurance, il faut sans doute chercher son efficacité dans les mécanismes de défense et de survie des espèces vivantes, végétales comme animales. C'est au fond une ancestralité partagée, issue de millions d'années d'évolution. *Sapiens* n'y échappe à l'évidence pas.

# À L'ÉCHELLE D'UNE POPULATION HUMAINE, LA PEUR PROVOQUE UNE DEMANDE INSTINCTIVE DE PROTECTION ADRESSÉE AU POUVOIR.

La peur a pour elle qu'elle doit être très vite transmise, sinon fulguramment, puisque la survie du groupe est en jeu. Elle doit mobiliser de façon très grégaire, par conséquent s'appuyer sur un fort pouvoir de contagion ou de mimétisme, afin de pouvoir sauver la harde qu'on attaque ou les acacias dévorés par les chèvres dont on sait qu'ils communiquent pour libérer des toxines dans leurs feuilles.

À l'échelle d'une population humaine, la peur provoque une demande instinctive de protection adressée au pouvoir. Comme par magie, l'histoire le montre à chaque fois, guerre et terrorisme inclus, elle lui fait gagner une dizaine de points de popularité.

Dans le champ des médias, la peur est au sommet des processus de captation de l'attention, pour les mêmes raisons. Elle excite l'audience, alimente un suspense, module la tension narrative, la relâche pour la retendre, permet des conduites sérielles de mobilisation attentionnelle précieuses pour fidéliser un public.

Médias, lobbys, gouvernements ou multinationales nous foutent donc la trouille puis nous rassurent pour mieux rassembler

leurs troupeaux épars et mieux aimer les comportements qu'ils en attendent : adhérer, voter, se tenir sage, se faire vacciner... Que ces techniques de gouvernance grossières aient un coût humain tragique en termes de stress, d'anxiété, d'angoisse longue, de déstructuration psychologique, de maladies induites, qui s'en soucie ? Qu'elles finissent par refermer nos mondes à force d'associer à tout événement qui surprend une charge anxiogène plutôt que néophile, curieuse et ouverte, comment le contre-effectuer ?

**MÉDIAS, LOBBYS, GOUVERNEMENTS  
OU MULTINATIONALES FOUTENT  
DONC LA TROUILLE PUIS  
NOUS RASSURENT POUR MIEUX  
RASSEMBLER LEURS TROUPEAUX  
ÉPARS ET MIEUX AIMER  
LES COMPORTEMENTS QU'ILS EN  
ATTENDENT : ADHÉRER, VOTER, SE  
TENIR SAGE, SE FAIRE VACCINER...**

Peut-on apprendre à devenir hermétique à ces salves de petites terreurs quotidiennes ? À les dévier, à les surmonter ? Utiliser ces peurs autrement ou

les retourner? En faire un outil de mobilisation militante par la révolte ou la colère? Sait-on encore y opposer le goût de la liberté, dans une société qui a fini par mettre le confort et la sécurité – des affects de vieux – en haut de la pyramide des besoins? Quand j’entends une phrase qui commence par «*Pour votre confort et votre sécurité*», je sais qu’on va m’interdire quelque chose.

Ce monde, je le sens profondément antijeune. Même la perspective des effondrements, qu’on y croie ou non, la façon d’y réagir et de l’anticiper, elle sonne vieille, repliée, renonçante. Question d’âge? Même pas. Car ces affects, on peut les avoir à vingt ans comme ne pas les avoir à soixante-dix. Ce sont des manières d’être mort qui traversent un rapport global au monde.

On peut critiquer Péguy pour mille raisons, détester son style récuratif, en vague et ressac, toute syntaxe à sac. À l’orée du xx<sup>e</sup> siècle, il sentait pourtant venir cette tonalité que notre XXI<sup>e</sup> a fini par faire sienne. Et il tentait d’en prévenir le cours :

*«Le monde moderne tout entier est un monde qui ne pense qu’à ses vieux jours. [...]*

*Ne pas vouloir être tranquille d’avance. Ne pas anticiper demain. [...]*

*Ne pas sacrifier aujourd’hui et la liberté et la fécondité d’aujourd’hui à la tranquillité*

*de demain. Ne pas sacrifier toute une vie et la liberté et la fécondité de toute une vie à la tranquillité de la vieillesse. Ne pas sacrifier tout un monde à une vieillesse du monde, artificielle, anticipée, frauduleuse.*

*Ne pas vieillir aujourd’hui : il vieillit toujours assez. Ne pas vieillir la vie : elle vieillit toujours assez. Ne pas vieillir tout un monde : il vieillit toujours assez. [...]*

*Celui qui épargne, absolument, et qui a l’air vertueux, celui qui économise, absolument, celui qui met de côté, absolument, celui qui sacrifie ainsi le présent au futur et veut mettre tout un monde à la retraite n’amasse pas des forces pour plus tard, il amasse pour plus tard ce pour quoi il a vendu ses forces.»*

S’il est un combat qui importe par-dessus tout, dans notre champ politique qui se ferme, peut-être consisterait-il en ça : incurver les affects négatifs qui y prédominent (la peur, l’identité, l’immunité) pour les réorienter vers l’appel du dehors, la joie relationnelle, le bonheur d’un projet qu’on fait en commun, l’exploration du vivant et une soif de liberté qui soit collective.

Et savoir aussi infléchir les libidos sociales-démocrates : sécurité, confort et plaisir de la consommation.

Mais pour ça, il faudrait déjà battre le capitalisme sur le terrain du désir.

## 10. Sorcelleries du capital

L'impression que nous laisse la période n'est pas tant d'être des individus atomisés ou cruellement disjoints, non. Elle est plutôt nébuleuse et atmosphérique. Lourdemment plombé, notre ciel social se sature de nuages de données qu'on alimente d'une sueur d'actes évaporée, de nos jets d'urines en ligne, laissés comme marquage aux quatre coins du réseau. Il rayonne en paquets d'ondes, tisse dans la nue moins des liens qu'il n'électrise des attitudes, déclenche des orages brefs et foudroie des réputations.

On pourrait imputer ça au néolibéralisme : son esprit de compétition, ses lois de la jungle, son individualisme forcené, sa société d'autoentrepreneurs qui fabrique, markète, achète et survend un produit unique multiforme : être soi.

On pourrait comme toujours extérioriser l'ennemi, le dédoubler en nous, mettre nos capitalismes tout-puissants à la fois sur piédestal et au pilori. Essayer d'oublier que le capitalisme est cette eau qu'on boit tous, qui irrigue nos cellules, nos lymphes et nos sangs, qu'on transpire, urine, éjacule ou recrache, qui active nos soifs et les étanche en boucle, qui nous hydrate et qui nous pollue.

Reconnaissons qu'au capitalisme, nous imputons à peu près tout, de la terraformation déplorable de la planète aux auto-

aliénations les plus consenties, en passant par une production absolument scandaleuse d'inégalités qui auraient dû le suicider depuis longtemps. Peu discutable est tout cela sauf que le capitalisme reste un mot, une abstraction, un sac pratique où jeter tout ce qui merde. Ce qu'il nous faudrait approcher, c'est pourquoi nous en sommes tous des acteurs aussi zélés, des relais aussi efficaces et quotidiens, des passeuses et des passifs d'une complaisance si putassière.

Isabelle Stengers en parle comme d'une sorcellerie : « *Étudions [...] les instruments de capture, comment nous sommes transformés en complices de ce qui nous arrive. Il faut prendre au sérieux ce pouvoir, que l'on peut rapprocher de la magie malveillante. Trouver le pouvoir de se protéger de ce qui nous capture demande un savoir collectif que l'on doit développer.* »

Comme le suggère John Holloway, la révolution consiste moins à détruire le capitalisme qu'à arrêter de le fabriquer, jour après jour. À cesser de le nourrir avec nos désirs pour ensuite le déféquer avec un certain plaisir. Ce qui signifie investir nos désirs ailleurs, vers autre chose qu'accumuler et consommer, seraient-ce de brillantes séries TV. Ce qui exige de trouver un horizon de désirs plus puissant et plus enthousiasmant à terme.

Quel horizon ? Il n'y en a pas cent mille.

**LA RÉVOLUTION  
CONSISTE MOINS  
À DÉTRUIRE  
LE CAPITALISME  
QU'À ARRÊTER  
DE LE FABRIQUER,  
JOUR APRÈS JOUR.**

## 11. Puisque la vague réac n'est qu'un ressac

Partout en Occident, la Réaction donne l'impression de gagner. Elle a pour elle les pouvoirs en place, vautrés dans les médias, arqués sur leur patriarcat, grouillant de fric, et de fric qui fait du fric, en spirale, défendant becs et angles leurs prés carrés, ne laissant aucun espace aux minorités, ou plutôt le dévorant et le pilonnant, cet espace, dès qu'il s'ouvre en inversant la charge victimaire, en montrant crocs, hargne et morgue. Les Réacs sont bavards, expressifs, Trump-la-mort, Bolsonarratifs, ils osent, ils posent, ils s'imposent, ils sont invités, ils ont leur table partout dans chaque studio, chaque colonne, ils tonnent haut et en font des tonnes, si bien qu'on les croit encore vainqueurs, encore forts.

En vérité, ils sont juste comme ces molosses passifs-agressifs, dont l'aboiement rauque masque la défaite en cours. Eux, au fond de leurs cris, savent qu'ils ont déjà perdu. C'est leur baroud d'horreur, d'autant plus violent qu'ils se voient acculés à perdre.

Leurs pratiques et leurs valeurs sont déjà passées de monde. Dans celui qui vient, la compétition se dissout sous la coopération, le parasitisme devant la symbiose, le circulaire prime le linéaire. Les organisations rhizomatiques décousent les hiérarchies. Les pyramides s'effondrent

ou s'inversent. On n'extrait plus : on régénère et on recycle. Les patriarches reculent devant les féminismes. Racisme et sexisme deviennent des incongruités chez les ados, une forme d'anomalie incompréhensible, la norme naissante est à la fluidité des genres et des amours.

Se retournent les machines binaires : l'avenir tend au partage, à l'empathie, à l'écoute des différences, à l'intelligence relationnelle, au solidaire sur le solitaire. Le vieux virilisme (conquérir, accaparer, soumettre, trier, exclure, rationaliser à outrance) s'effrite et trahit son fond : un manque d'ampleur, de sensibilité fine, de capacité à embrasser le monde et à le recevoir, d'en comprendre les modes vibratoires et les résonances fécondes, une cécité et une surdité massive à tout ce qui n'est pas soi.

Dans les baromètres, l'individualisation certes progresse (chacun son choix) mais pas l'individualisme, qui ne progresse plus (chacun pour soi), ce qui débouche sur une hausse globale de la tolérance.

Surtout, un champ de désirs s'est enfin mis à bruiser aux confins des luttes sociales et écologiques. Il a un nom déjà largement pillé et recyclé dans les machines à laver du capital, mais on se doit d'en porter les couleurs sans se soucier des récupérations en cours. Vous l'avez deviné, c'est le vivant.

## 12. Vers une polytique du vivant ?

La crise politique actuelle, en Occident, est une crise de nos relations aux autres. Une anesthésie croissante des modes d'attention et de disponibilité que nous entretenons avec les autres, tous vivants confondus. Cette crise nous coupe de ce qu'on peut. Elle nous impuissante massivement. L'enjeu premier de ce qu'on pourrait baptiser une « polytique du vivant » est donc de réactiver nos capacités à lier – sous toutes leurs formes et de toutes nos forces. Puisque, contrairement à la doxa libérale, ce n'est pas la quête d'une indépendance individuelle qui libère, ce sont les interdépendances et ce sont les liens : ce qu'ils nous permettent et ce qu'ils tissent entre nous en termes de possibilités fécondes.

Déjà : pourquoi écrire *polytique* ? Parce que la *polis*, le gouvernement de la cité, n'est plus l'horizon vers lequel, à mon sens, nous devons tendre. Plus l'enjeu du XXI<sup>e</sup> siècle, quelle que soit l'hybris tragicomique des grands clowns élus. L'enjeu n'est plus de dominer, de soumettre, de manipuler, d'exploiter et de vaincre. L'enjeu est de remettre la relation au cœur de tout.

*Polytique* voudrait indiquer par une minuscule flexion de voyelle un changement de paradigme, qui serait : il n'existe pas un seul modèle de relations. Pas un seul idéal de vivre ensemble que l'État ou la Commune sanctifierait. Ce vivre ensemble doit émerger des êtres que la relation fabrique, il est forcément multiple, propre aux communautés où il émerge, et sa gouvernance est partagée.

Ensuite, il faut être clair : « *Si le mot "politique" pouvait encore avoir un sens ce ne serait qu'accolé à celui de l'expérience. Une politique de l'expérience. Et celle-ci ne peut être qu'irréductiblement ennemie de la politique sociale de la représentation* » (Rancière).

Dès qu'on délègue son pouvoir, que ce soit à « ceux qui savent », à un député, à un porte-parole, à un algorithme ou une appli, il ne faut pas s'étonner qu'on perde en puissance. Le premier mouvement pour changer l'époque est de retrouver un terrain d'action. Des terrains. Partir de là où l'on est puissant. Partir de l'immeuble ou de la rue où tu habites. Partir du collège où tu enseignes ou prends tes cours.

**L'ENJEU N'EST PLUS DE DOMINER, DE SOUMETTRE, DE MANIPULER, D'EXPLOITER ET DE VAINCRE. L'ENJEU EST DE REMETTRE LA RELATION AU CŒUR DE TOUT.**

Partir de la zone d'expérimentation que tu te bâtis, comme on le fait avec notre collectif dans les Alpes du Sud. Revenir au concret, aux pratiques et galérer en souriant parce que tu ne sais pas fendre une bûche. Là où tu es, c'est là que ça se passe. Nulle part ailleurs. Et si tu es sur les réseaux, en vérité, tu n'es nulle part, tu es juste un point de triangulation à l'intersection des ondes.

On ne changera pas cette société sans apprendre ni explorer ni expérimenter. Autre chose. Autrement. Sans nourrir une culture du vivant qui nous manque, comme on parle d'une culture du foot ou du rock. Une culture qui soit plus qu'un corpus de connaissances à acquérir, qui soit faite de pratiques populaires, de jeux collectifs, de trocs de trucs et de transmissions sensorielles. Une culture qui s'alimente d'histoires et de rencontres, de foin fauché et de rituels charbonniers ancrant une mémoire commune, d'anecdotes de pistage et de cueillettes vécues, de fêtes qui font date et d'actes qui comptent.

On ne changera rien sans école buissonnière, sans éducation populaire, sans une multitude de lieux où se former à l'intelligence collective, aux gouvernances distribuées, à l'action directe, au code et au hack, à la fabrication *low-tech*, aux premiers soins. Réapprendre « *comment penser des communs énergétiques, comment produire de la nourriture*

*et nous passer des chaînes de distribution alimentaire, comment recycler des objets techniques dans le vaste champ de ruines de la marchandise ?* » pointent avec justesse Léna Balaud et Antoine Chopot.

Ces pratiques se déploient déjà dans les zad, les fermes, les oasis, les ateliers paysans, les squats, les collectifs fondés sur la subsistance, au cœur du Limousin ou dans les vallées alpines, c'est là que la puissance se reforme, pas dans les luttes de clavier pour être plus ou mieux représenté, pas dans les clashes immatériels qui ne changent pas ta façon d'être vivant, juste la représentation que tu t'en fais.

Apprendre à écrire, à jouer, à filmer, à danser, à peindre le monde sur soi plutôt que soi sur le monde. Apprendre à pister la louve, à habiter en oiseau, à construire un abri, à croire aux fauves. Apprendre à trouver de l'eau, à sculpter l'air avec sa voix, à cultiver la terre, à faire un feu, comme Jack London. Apprendre à mener une action directe, à inventer de nouveaux modes de lutte, à déjouer nos oppressions, à aider des migrants. Savoir gouverner en vrai partage, devenir intelligent à plusieurs et cuisiner pour tous. Apprendre à l'ouvrir, à la fermer parfois, à écouter sans subir, à s'émanciper des normes, des postures de pureté, se coltiner les connards et ne rien lâcher. Apprendre à apprendre, sans rien prendre

que tu ne puisses redonner. Comprendre qu'un jour peut-être, la seule croissance que nous supporterons sera celle des arbres et des enfants. Que nous sommes le vivant qui se défend, oui, qui respire, qui conspire... et qui se détend.

Il ne s'agit donc pas de « pleurnicher le vivant », comme le ricane Frédéric Lordon, oh non, c'est exactement l'inverse. Il s'agit plutôt, en suivant Baptiste Morizot, le penseur le plus conséquent sur ces problématiques, d' *« activer des passions joyeuses d'attachement à des relations riches avec les vivants, de défense et de soin, et non les passions tristes (culpabiliser, moraliser, déprimer, angoisser), mais bien pour engager la lutte, pour affronter la conflictualité et le rapport de forces dont nous ne ferons pas l'économie. [...] L'enjeu est de restituer leur prodige aux autres formes de vie, mais ensuite de politiser l'émerveillement : d'en faire le vecteur de luttes concrètes pour défendre le tissu du vivant, contre tout ce qui le dévitalise. »*

Et j'ajouterai : il n'y a pas de forêt à pleurer, c'est trop tard, mais tout à laisser repousser.

Dans les prérequis d'une polytique du vivant à construire, sans doute y aurait-il d'abord ceci : faire envie. Envie de se battre pour un monde déjà là dont on ne sait plus voir les prodiges. Oser se fabriquer du possible et du tissu : du possible, sinon j'étouffe ; du tissu, sinon j'étoffe !

En finir avec les OU qui excluent (le social OU l'écologie, la planète OU l'humain) et les HOU ! qui font peur afin de privilégier le ET qui aboute et relie, le ET qui se fait des complices plutôt que des ennemis, le ET apte à multiplier les greffes et les graffs, puis à sortir nos griffes : ET... ET... ET... etc.

Voilà, on est au bout. Et j'ai envie de conclure cet article fleuve avec Morizot, sur cette phrase que je trouve magnifique : *« C'est bien par amour de ce monde qu'il faut le changer, et pas par haine de lui, il n'y en a qu'un, et nous sommes de ce monde. »*

**DANS LES PRÉREQUIS  
D'UNE POLYTIQUE DU VIVANT  
À CONSTRUIRE, SANS DOUTE  
Y AURAIT-IL D'ABORD CECI:  
FAIRE ENVIE. ENVIE DE SE  
BATTRE POUR UN MONDE  
DÉJÀ LÀ DONT ON NE SAIT  
PLUS VOIR LES PRODIGES.**